

LE BOURGEOIS GENTILHOMME (Molière)

ACTEURS

MONSIEUR JOURDAIN, bourgeois.
MADAME JOURDAIN, sa femme.
LUCILE, fille de M. Jourdain.
NICOLE, servante.
CLÉONTE, amoureux de Lucile.
COVIELLE, valet de Cléonte.
DORANTE, comte, amant de Dorimène.
DORIMÈNE, marquise.
MAÎTRE DE MUSIQUE et À DANSER.
MAÎTRE D'ARMES.
MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.
MAÎTRE TAILLEUR.
GARÇON TAILLEUR.
LAQUAIS.
TURC.
(La scène est à Paris, chez M. Jourdain.)

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

MAÎTRE DE MUSIQUE ET À DANSER (au public).

MAÎTRE DE MUSIQUE ET À DANSER, *(chantonne une chanson avec un papier en main)*.— La, la, la,... Oui, c'est un air pour une sérénade, que j'ai composé ici, en attendant. La, la, la,... Il est vrai. J'ai trouvé ici un homme comme il me le faut. Avec ses visions de noblesse, Monsieur Jourdain me paie un bon salaire; même si je voudrais qu'il connaisse mieux la musique et la danse. Il est vrai qu'il les connaît mal, mais il les paye bien; et cela me convient. C'est un homme en vérité dont les lumières sont petites, qui parle à tort et à travers de toutes choses, et n'applaudit qu'à contre-sens; mais son argent redresse les jugements de son esprit. D'ailleurs je reçois fort bien l'argent que notre homme me donne. Je voudrais qu'avec tout l'argent qu'il a, il ait un peu plus de bon goût pour les choses. C'est à quoi je travaille autant que je peux. Le voilà qui vient.

SCÈNE II

MONSIEUR JOURDAIN en robe de chambre et bonnet, MAÎTRE DE MUSIQUE ET
À DANSER, LAQUAIS.

MONSIEUR JOURDAIN.— Hé bien, Monsieur? Qu'est-ce?

MAÎTRE DE MUSIQUE et À DANSER.— Vous m'y voyez préparé.

MONSIEUR JOURDAIN.— Je vous ai fait un peu attendre, mais c'est que je me fais habiller aujourd'hui comme les gens de qualité; et j'attends mon tailleur qui amène un habit. Je me suis fait faire cette robe de chambre.

MAÎTRE DE MUSIQUE et À DANSER.— Elle est fort belle.

MONSIEUR JOURDAIN.— Mon tailleur m'a dit que les gens de qualité sont comme cela le matin.

MAÎTRE DE MUSIQUE et À DANSER.— Cela vous va à merveille.

MONSIEUR JOURDAIN.— Laquais, holà, mon laquais.

LAQUAIS.— Que voulez-vous, Monsieur?

MONSIEUR JOURDAIN.— Rien. C'est pour voir si vous m'entendez bien... (*se pavane un peu avec sa robe.*)

MONSIEUR JOURDAIN.— Laquais.

LAQUAIS.— Que voulez-vous, Monsieur?

MONSIEUR JOURDAIN, (*il s'enlève la robe et la donne au Laquais*).— Tenez ma robe. (*Au Maître*) Me trouvez-vous bien comme cela?

MAÎTRE DE MUSIQUE et À DANSER.— Fort bien.

MONSIEUR JOURDAIN.— Voyons un peu votre affaire.

MAÎTRE DE MUSIQUE et À DANSER.— Je voudrais bien avant vous faire entendre la sérénade que vous m'avez demandée.

MONSIEUR JOURDAIN, (*au Laquais*).— Donnez-moi ma robe pour mieux entendre... Attendez, je crois que je serai mieux sans robe... Non, redonnez-la moi, cela ira mieux.

MAÎTRE DE MUSIQUE et À DANSER, (*chantant*).—
Je languis nuit et jour, et mon mal est extrême,
Depuis qu'à vos rigueurs vos beaux yeux m'ont soumis:
Si vous traitez ainsi, belle Iris, qui vous aime,
Hélas! que pourriez-vous faire à vos ennemis?

MONSIEUR JOURDAIN.— Cette chanson me semble un peu lugubre, elle endort. On m'en a apprise une tout à fait jolie il y a quelque temps. Attendez... Là... comment est-ce qu'elle dit?

MAÎTRE DE MUSIQUE et À DANSER.— Par ma foi, je ne sais.

MONSIEUR JOURDAIN.— Il y a du mouton dedans.

MAÎTRE DE MUSIQUE et À DANSER.— Du mouton?

MONSIEUR JOURDAIN.— Oui. Ah.

(*M. Jourdain chante.*)

Je croyais Janneton
Aussi douce que belle;
Je croyais Janneton
Plus douce qu'un mouton:
Hélas! hélas!
Elle est cent fois, mille fois plus cruelle,
Que n'est le tigre aux bois.
N'est-ce pas joli?

MAÎTRE DE MUSIQUE et À DANSER.— Le plus joli du monde. Et vous le chantez bien.

MONSIEUR JOURDAIN.— C'est sans avoir appris la musique.

MAÎTRE DE MUSIQUE et À DANSER.— Vous devriez l'apprendre, Monsieur, comme vous faites la danse.

MONSIEUR JOURDAIN.— Est-ce que les gens de qualité apprennent aussi la musique?

MAÎTRE DE MUSIQUE et À DANSER.— Oui, Monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN.— Je l'apprendrai donc.

MAÎTRE DE MUSIQUE et À DANSER.— Il n'y a rien de plus utile que la musique.

MONSIEUR JOURDAIN.— Oui?

MAÎTRE DE MUSIQUE et À DANSER.— Il n'y a rien qui soit si nécessaire aux hommes,

que la danse.

MONSIEUR JOURDAIN.— Vous avez raison. (*il fait sortir le Laquais.*) Ah les menuets sont ma danse, et je veux que vous me les voyez danser.

SCÈNE III

MAÎTRE DE MUSIQUE et À DANSER, chantonnant les menuets, MONSIEUR JOURDAIN.

MAÎTRE DE MUSIQUE et À DANSER.— La, la, la; la, la, la, la, la; la, la, la, bis; la, la, la; la, la. Suivez le rythme, s'il vous plaît. La, la, la, la. La jambe droite. La, la, la. Ne bougez pas autant les épaules. La, la, la, la, la; la, la, la, la, la. Vos deux bras sont amputés. La, la, la, la, la. Levez la tête. Tournez la pointe du pied en dehors. La, la, la. Votre corps plus droit.

MONSIEUR JOURDAIN.— Euh?

MAÎTRE DE MUSIQUE et À DANSER.— Voilà qui est le mieux du monde.

MONSIEUR JOURDAIN.— À propos. Apprenez-moi comme il faut faire une révérence pour saluer une marquise.

MAÎTRE DE MUSIQUE et À DANSER.— Une révérence pour saluer une marquise?

MONSIEUR JOURDAIN.— Oui. une marquise qui s'appelle Dorimène.

MAÎTRE DE MUSIQUE et À DANSER.— Donnez-moi la main.

MONSIEUR JOURDAIN.— Non. Vous n'avez qu'à faire, je le mémoriserai bien.

MAÎTRE DE MUSIQUE et À DANSER.— Si vous voulez la saluer avec beaucoup de respect, il faut faire d'abord une révérence en arrière, puis marcher vers elle avec trois révérences en avant, et à la dernière vous baisser jusqu'à ses genoux.

MONSIEUR JOURDAIN.— Faites un peu? (*Le Maître le fait.*) Bon.

LAQUAIS.— Monsieur, voilà votre maître d'armes qui est là.

MONSIEUR JOURDAIN.— Dis-lui qu'il entre ici pour me donner la leçon. Je veux que vous me voyiez faire.

SCÈNE IV

MAÎTRE D'ARMES, MAÎTRE DE MUSIQUE ET À DANSER, MONSIEUR
JOURDAIN.

MAÎTRE D'ARMES, (*après lui avoir mis le fleuret à la main*).— Allons, Monsieur, la révérence. Votre corps droit. Les jambes pas si écartées. Vos pieds sur une même ligne. La pointe de votre épée en face de votre épaule. Le bras pas si étendu. La tête droite. Le regard assuré. Avancez. Le corps ferme. Attaquez. Une, deux. Remettez-vous. Répétez. Un saut en arrière. Quand vous donnez un coup, Monsieur, il faut que l'épée parte la première, et que le corps soit bien discret. Une, deux. Avancez. Le corps ferme. Attaquez. Un saut en arrière. En garde, Monsieur, en garde.
(*Le Maître d'Armes lui pousse deux ou trois bottes, en lui disant, «En garde».*)

MONSIEUR JOURDAIN.— Euh? (*Le Maître De Musique et à Danser applaudit.*)

MAÎTRE DE MUSIQUE et À DANSER.— Vous faites des merveilles.

MAÎTRE D'ARMES.— (*Regardant avec insolence le Maître De Musique et à Danser*) Je vous l'ai déjà dit; tout le secret des armes ne consiste qu'en deux choses, à donner, et à ne point recevoir: il est impossible que vous receviez, si vous savez dévier l'épée de votre ennemi.

MONSIEUR JOURDAIN.— De cette façon donc un homme est sûr de tuer son homme, et de n'être point tué.

MAÎTRE D'ARMES.— Sans doute. La science des armes gagne clairement sur toutes les autres sciences inutiles, comme la danse, la musique, la...

MAÎTRE DE MUSIQUE et À DANSER.— Tout beau, Monsieur le tireur d'armes. Ne parlez de la danse qu'avec respect et apprenez à mieux traiter l'excellence de la musique.

MAÎTRE D'ARMES.— Vous êtes divertissant, de vouloir comparer vos sciences à la mienne!

MAÎTRE DE MUSIQUE et À DANSER.— Voyez un peu l'homme d'importance!

MAÎTRE D'ARMES.— Mon petit maître à danser, je vous ferais danser et chanter comme il faut.

MAÎTRE DE MUSIQUE et À DANSER.— Monsieur le batteur de fer, je vous apprendrai votre métier.

MONSIEUR JOURDAIN, au Maître à danser.— Êtes-vous fou de l'aller batailler contre un homme chargé d'épée?

MAÎTRE DE MUSIQUE et À DANSER.— Je me moque de sa science.

MONSIEUR JOURDAIN.— Tout doux, vous dis-je.

MAÎTRE D'ARMES.— Comment? petit impertinent.

MONSIEUR JOURDAIN.— Eh mon Maître d'armes.

MAÎTRE DE MUSIQUE et À DANSER.— Comment? Espèce de cheval de carrosse.

MONSIEUR JOURDAIN.— Eh mon Maître à danser.

MAÎTRE D'ARMES.— Si je me jette sur vous...

MONSIEUR JOURDAIN.— Doucement.

MAÎTRE DE MUSIQUE et À DANSER.— Si je mets sur vous la main...

MONSIEUR JOURDAIN.— Tout beau.

MAÎTRE D'ARMES.— Je vous fouetterai d'un air...

MONSIEUR JOURDAIN.— De grâce.

MAÎTRE DE MUSIQUE et À DANSER.— Je vous battrai d'une manière...

MONSIEUR JOURDAIN.— Je vous prie.

MAÎTRE DE MUSIQUE et À DANSER.— Laissez-moi un peu lui apprendre à parler.

MONSIEUR JOURDAIN.— Mon Dieu. arrêtez-vous.

SCÈNE V

*MAÎTRE DE PHILOSOPHIE, MAÎTRE DE MUSIQUE ET À DANSER, MAÎTRE
D'ARMES, MONSIEUR JOURDAIN.*

MONSIEUR JOURDAIN.— Holà, Monsieur le philosophe, vous arrivez au bon moment avec votre philosophie. Venez un peu mettre la paix entre ces personnes-ci.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.— Qu'est-ce donc?

MONSIEUR JOURDAIN.— Ils se sont mis en colère pour la préférence de leurs professions.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.— Hé quoi, Messieurs? La colère ne fait-elle pas d'un homme une bête féroce? et la raison ne doit-elle pas être maîtresse de tous nos mouvements?

MAÎTRE DE MUSIQUE et À DANSER.— Comment, Monsieur, il vient me dire des injures, en méprisant la danse et la musique que j'exerce?

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.— Un homme sage est au-dessus de toutes les injures qu'on lui peut dire; et la grande réponse est la modération, et la patience.

MAÎTRE D'ARMES.— Il a l'audace, de vouloir comparer sa profession à la mienne.

MAÎTRE DE MUSIQUE et À DANSER.— Je lui soutiens que la danse est une science à laquelle on ne peut faire assez d'honneur et que la musique en est une que tous les siècles ont révérée.

MAÎTRE D'ARMES.— Et moi, je soutiens, que la science de tirer des armes, est la plus belle et la plus nécessaire de toutes les sciences.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.— Et que sera donc la philosophie? Je vous trouve bien impertinents, de parler devant moi avec cette arrogance de métiers misérables comme celui de gladiateur, de chanteur, et de baladin!

MAÎTRE D'ARMES.— Allez, philosophe de chien.

MAÎTRE DE MUSIQUE et À DANSER.— Allez, mendiant de pédant.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.— Comment? marauds que vous êtes... *(Le philosophe se jette sur eux, et les charge de coups, puis ils sortent tous les trois en se battant.)*

MONSIEUR JOURDAIN.— Monsieur le philosophe.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.— Infâmes! coquins! insolents!

MONSIEUR JOURDAIN.— Monsieur le philosophe.

MAÎTRE D'ARMES.— La peste l'animal!

MONSIEUR JOURDAIN.— Messieurs.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.— Impudents!

MONSIEUR JOURDAIN.— Monsieur le philosophe.

MAÎTRE DE MUSIQUE et À DANSER.— Diantre soit l'ignorant!

MONSIEUR JOURDAIN.— Monsieur le philosophe.

MAÎTRE DE MUSIQUE et À DANSER.— Au diable l'impertinent.

MONSIEUR JOURDAIN.— Messieurs.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.— Imposteurs!

MONSIEUR JOURDAIN.— Monsieur le Philosophe, Messieurs, Monsieur le Philosophe, Messieurs, Monsieur le Philosophe. (*Ils sortent.*) Oh battez-vous tant qu'il vous plaira, je n'y saurais que faire, et je n'irai pas abîmer ma robe pour vous séparer et pour recevoir quelque coup.

SCÈNE VI

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE, MONSIEUR JOURDAIN.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE, (*en raccommodant son collet*).— Venons à notre leçon.

MONSIEUR JOURDAIN.— Ah! Monsieur, comment allez-vous?

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.— Un philosophe sait recevoir comme il faut les choses. Laissons cela. Que voulez-vous apprendre?

MONSIEUR JOURDAIN.— Tout ce que je pourrai, car j'ai toutes les envies du monde d'être savant.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.— Avez-vous quelques bases, quelques notions en sciences?

MONSIEUR JOURDAIN.— Oh oui, je sais lire et écrire.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.— Voulez-vous apprendre la morale?

MONSIEUR JOURDAIN.— La morale?

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.— Oui.

MONSIEUR JOURDAIN.— Qu'est-ce qu'elle dit cette morale?

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.— Elle traite de la félicité; enseigne aux hommes à modérer leurs passions, et...

MONSIEUR JOURDAIN.— Non, laissons cela. Je suis bilieux comme tous les diables; et il n'y a morale qui tienne, je veux me mettre en colère quand il m'en prend l'envie.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.— Que voulez-vous donc que je vous apprenne?

MONSIEUR JOURDAIN.— Apprenez-moi l'orthographe.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.— Très volontiers. Il faut commencer par une exacte connaissance de la nature des lettres, et de la différente manière de les prononcer toutes. Et là-dessus j'ai à vous dire, que les lettres sont divisées en voyelles et en consonnes. Il y a cinq voyelles A, E, I, O, U.

MONSIEUR JOURDAIN.— Je comprends.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.— Le A, se forme en ouvrant bien la bouche, A.

MONSIEUR JOURDAIN.— A, A, Oui.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.— Le E, se forme en rapprochant la mâchoire d'en bas de celle d'en haut, A, E.

MONSIEUR JOURDAIN.— A, E, A, E. Ma foi oui. Ah que cela est beau!

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.— Le I en rapprochant encore davantage les mâchoires l'une de l'autre, et écartant les deux coins de la bouche vers les oreilles, A, E, I.

MONSIEUR JOURDAIN.— A, E, I, I, I, I. Cela est vrai. Vive la science.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.— Le O, se forme en rouvrant les mâchoires, et rapprochant les lèvres par les deux coins, le haut et le bas, O.

MONSIEUR JOURDAIN.— O, O. Il n'y a rien de plus juste. A, E, I, O, I, O. Cela est admirable! I, O, I, O.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.— L'ouverture de la bouche fait justement comme un petit rond qui représente un O.

MONSIEUR JOURDAIN.— O, O, O. Vous avez raison, O. Ah la belle chose, que de savoir quelque chose!

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.— Le U, se forme en rapprochant les dents sans les joindre

entièrement, et allongeant les deux lèvres en dehors, U.

MONSIEUR JOURDAIN.— U, U. Il n'y a rien de plus véritable, U.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.— Vos deux lèvres s'allongent comme si vous faisiez la moue: d'où vient que si vous voulez vous moquer de quelqu'un, vous ne sauriez lui dire que U.

MONSIEUR JOURDAIN.— U, U. Cela est vrai. Ah pourquoi n'ai-je pas étudié plus tôt, pour savoir tout cela.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.— Demain, nous verrons les consonnes.

MONSIEUR JOURDAIN.— Est-ce qu'il y a des choses aussi curieuses que celles-ci?

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.— Sans doute. La consonne, D, par exemple, se prononce en plaçant le bout de la langue au-dessus des dents d'en haut: DA.

MONSIEUR JOURDAIN.— DA, DA. Oui. Ah les belles choses! les belles choses!

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.— L'F, en appuyant les dents d'en haut sur la lèvre de dessous, FA.

MONSIEUR JOURDAIN.— FA, FA. C'est vrai.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.— Et l'R, en portant le bout de la langue jusqu'au haut du palais; faisant comme une sorte de tremblement, RRA.

MONSIEUR JOURDAIN.— R, R, RA; R, R, R, R, R, RA. Cela est vrai. Que j'ai perdu de temps! R, r, r, ra.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.— Je vous expliquerai à fond toutes ces curiosités.

MONSIEUR JOURDAIN.— Je vous remercie de tout mon coeur, et vous prie de venir tôt demain.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.— Je n'y manquerai pas. (*Sort*)

MONSIEUR JOURDAIN.— (*En criant*) Laquais! Comment, mon habit n'est pas encore arrivé?

LAQUAIS.— (*Dehors*) Non, Monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN.— Ce maudit tailleur! Un jour où j'ai tant d'affaires! J'enrage. Au diable le tailleur. La peste étouffe le tailleur. Si je le tenais maintenant ce tailleur

détestable, ce chien de tailleur-là, ce traître de tailleur, je...

SCÈNE VII

*MAÎTRE TAILLEUR, GARÇON TAILLEUR, portant l'habit de M. Jourdain,
MONSIEUR JOURDAIN, LAQUAIS.*

MONSIEUR JOURDAIN.— Ah vous voilà. J'allais me mettre en colère contre vous.

MAÎTRE TAILLEUR.— Tenez, voilà le plus bel habit de la cour, et le mieux assorti. C'est un chef-d'oeuvre.

MONSIEUR JOURDAIN.— Qu'est-ce que c'est que ceci? Le motif du tissu est à l'envers.

MAÎTRE TAILLEUR.— Oui, vraiment. Toutes les personnes de qualité les portent de la sorte.

MONSIEUR JOURDAIN.— À l'envers? Tête en bas?

MAÎTRE TAILLEUR.— Oui, Monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN.— Oh voilà qui est donc bien.

MAÎTRE TAILLEUR.— Si vous voulez, je les mettrai à l'endroit.

MONSIEUR JOURDAIN.— Non, non.

MAÎTRE TAILLEUR.— Vous n'avez qu'à dire.

MONSIEUR JOURDAIN.— Non, vous dis-je. Croyez-vous que l'habit m'aille bien?

MAÎTRE TAILLEUR.— Belle demande. Je défie un peintre, avec son pinceau, de vous faire rien de plus juste.

MONSIEUR JOURDAIN.— La perruque, et les plumes, sont-elles comme il faut?

MAÎTRE TAILLEUR.— Tout est bien. Voulez-vous mettre votre habit?

MONSIEUR JOURDAIN.— Oui, donnez-le-moi.

MAÎTRE TAILLEUR.— Attendez. Ces sortes d'habits se mettent avec cérémonie, il faut vous habiller en cadence, de la manière que l'on fait aux personnes de qualité.

(On met à M. Jourdain son habit neuf qui se promène, et montre son habit, pour voir s'il

est bien.)

GARÇON TAILLEUR.— Mon gentilhomme, donnez, s'il vous plaît, aux garçons quelque chose pour boire.

MONSIEUR JOURDAIN.— Comment m'appelez-vous?

GARÇON TAILLEUR.— Mon gentilhomme.

MONSIEUR JOURDAIN.— «Mon gentilhomme!». Tenez, voilà pour «Mon gentilhomme.»

GARÇON TAILLEUR.— Monseigneur, nous vous sommes bien obligés.

MONSIEUR JOURDAIN.— «Monseigneur», oh, oh! «Monseigneur»! Tenez, voilà ce que Monseigneur vous donne.

GARÇON TAILLEUR.— Monseigneur, nous allons boire tous à la santé de Votre Grandeur.

MONSIEUR JOURDAIN.— «Votre Grandeur» Oh, oh, oh! Attendez, ne vous en allez pas. À moi, «Votre Grandeur!» Ma foi, s'il va jusqu'à l'Altesse, il aura toute la bourse. Tenez, voilà pour Ma Grandeur.

GARÇON TAILLEUR.— Monseigneur, nous la remercions très humblement de votre générosité. (*Maître Tailleur et Garçon Tailleur s'en vont.*)

MONSIEUR JOURDAIN.— Il a bien fait, j'allais tout lui donner.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

MONSIEUR JOURDAIN. (M. Jourdain se promène en répétant la révérence).

SCÈNE II

NICOLE, MONSIEUR JOURDAIN.

MONSIEUR JOURDAIN.— Nicole!

NICOLE.— Plaît-il?

MONSIEUR JOURDAIN.— Écoutez.

NICOLE, (*rit*).— Hi, hi, hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN.— Qu'as-tu à rire?

NICOLE.— Hi, hi, hi. Comme vous êtes vêtu! Hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN.— Quelle friponne est-ce là? Te moques-tu de moi?

NICOLE.— Nenni, Monsieur, j'en serais bien fâchée. Monsieur, je ne puis pas m'en empêcher. Hi, hi, hi, hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN.— Tu ne t'arrêteras pas?

NICOLE.— Monsieur, je vous demande pardon; mais vous êtes si ridicule, que je ne saurais me tenir de rire. Hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN.— Mais voyez quelle insolence.

NICOLE.— Vous êtes tout à fait drôle comme cela. Hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN.— Je te...

NICOLE.— Je vous prie de m'excuser. Hi, hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN.— Tiens, si tu ris encore, je te jure que je ...

NICOLE.— Hé bien, Monsieur, voilà qui est fait, je ne rirai plus.

MONSIEUR JOURDAIN.— Prends-y bien garde. Il faut que pour tantôt tu nettoies...

NICOLE.— Hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN.— Que tu nettoies comme il faut...

NICOLE.— Hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN.— Il faut, dis-je, que tu nettoies la salle, et...

NICOLE.— Hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN.— Encore.

NICOLE.— Monsieur, laissez-moi rire à satiété. Hi, hi, hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN.— J'enrage.

NICOLE.— De grâce, Monsieur, je vous prie de me laisser rire. Hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN, (*il court après Nicole*).— Si je te prends...

NICOLE.— Monsieur-eur, je crèverai, aie, si je ne ris. Hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN.— Mais a-t-on jamais vu une pendarde comme celle-là? qui me vient rire insolemment au nez, au lieu de recevoir mes ordres?

NICOLE.— Que voulez-vous que je fasse, Monsieur?

MONSIEUR JOURDAIN.— Que tu songes, coquine, à préparer ma maison pour la compagnie qui doit venir tantôt.

NICOLE.— Ah, par ma foi, je n'ai plus envie de rire; et toutes vos compagnies font ici tant de désordre, que ce mot est assez pour me mettre de mauvaise humeur.

MONSIEUR JOURDAIN.— Va faire ce que je te demande.

SCÈNE III

MADAME JOURDAIN, MONSIEUR JOURDAIN, NICOLE.

MADAME JOURDAIN.— Qu'est-ce que c'est donc, mon mari, que cet habit-là? As-tu envie qu'on se moque partout de toi?

MONSIEUR JOURDAIN.— Il n'y a que des sots, et des sottés, ma femme, qui se moqueront de moi.

MADAME JOURDAIN.— Je suis scandalisée de la vie que tu mènes. On dirait que c'est le Carnaval tous les jours ici.

NICOLE.— Madame a raison.

MADAME JOURDAIN.— Que penses-tu faire d'un maître à danser à l'âge que tu as?

NICOLE.— Et d'un grand maître tireur d'armes, qui vient secouer toute la maison?

MONSIEUR JOURDAIN.— Taisez-vous. Vous êtes deux ignorantes.

MADAME JOURDAIN.— Tu devrais bien plutôt penser à marier ta fille, qui est en âge d'avoir un mari.

MONSIEUR JOURDAIN.— J'y penserai, quand il se présentera un parti pour elle.

NICOLE.— J'ai encore ouï dire, Madame, qu'il a pris aujourd'hui un maître de philosophie.

MONSIEUR JOURDAIN.— Fort bien. Vous parlez toutes deux comme des bêtes, et j'ai honte de votre ignorance. (*À Nicole*) Toi, sais-tu bien comme il faut faire pour dire un U?

NICOLE.— Comment?

MONSIEUR JOURDAIN.— Oui. Qu'est-ce que tu fais quand tu dis un U?

NICOLE.— Quoi?

MONSIEUR JOURDAIN.— Dis un peu, U, pour voir?

NICOLE.— Hé bien, U.

MONSIEUR JOURDAIN.— Qu'est-ce que tu fais?

NICOLE.— Je dis, U.

MONSIEUR JOURDAIN.— Oui; mais quand tu dis, U, qu'est-ce que tu fais?

NICOLE.— Je fais ce que vous me dites.

MONSIEUR JOURDAIN.— Ô que d'avoir affaire à des bêtes! Tu allonges les lèvres en

dehors, et approches la mâchoire d'en haut de celle d'en bas, U, vois-tu? U, vois-tu? U. Je fais la moue: U.

NICOLE.— Oui, cela est biau.

MADAME JOURDAIN.— Qu'est-ce que c'est donc que tout ce galimatias-là?

MONSIEUR JOURDAIN.— J'enrage, quand je vois des femmes ignorantes. Tu vas voir. (*// fait apporter les fleurets, et en donne un à Nicole.*) Tiens; la ligne du corps. Quand on pousse en quarte, on n'a qu'à faire cela; et quand on pousse en tierce, on n'a qu'à faire cela. Voilà le moyen de n'être jamais tué; Là, attaque-moi un peu pour voir.

NICOLE.— Hé bien, quoi? (*Nicole lui pousse plusieurs coups.*)

MONSIEUR JOURDAIN.— Tout beau. Holà, oh, doucement. Diantre soit la coquine.

NICOLE.— Vous me dites d'attaquer.

MADAME JOURDAIN.— Tu es fou, mon mari, avec toutes tes fantaisies, et tu as bien triomphé avec ce beau Monsieur le comte...

MONSIEUR JOURDAIN.— Paix. C'est une personne qui parle au Roi tout comme je te parle et qui me fait des démonstrations d'amitié dont je suis moi-même confus.

MADAME JOURDAIN.— Oui, il a des bontés pour toi mais il te prend ton argent.

MONSIEUR JOURDAIN.— Baste. Si je lui ai prêté de l'argent, il me le rendra bien, Il m'a juré sa foi de gentilhomme.

MADAME JOURDAIN.— Et moi, je suis sûre que non.

MONSIEUR JOURDAIN.— Tais-toi. Le voici.

MADAME JOURDAIN.— (*Au public*) Il vient peut-être encore te faire quelque emprunt.

MONSIEUR JOURDAIN.— Tais-toi, te dis-je.

SCÈNE IV

DORANTE, MONSIEUR JOURDAIN, MADAME JOURDAIN, NICOLE.

DORANTE.— Mon cher ami, comment allez-vous?

MONSIEUR JOURDAIN.— Fort bien, Monsieur, pour vous servir.

DORANTE.— Et Madame, comment va-t-elle?

MADAME JOURDAIN.— Madame va comme elle peut.

DORANTE.— Comment, Monsieur Jourdain, vous avez tout à fait bon air avec cet habit, et nous n'avons point de jeunes gens à la cour qui soient mieux faits que vous.

MONSIEUR JOURDAIN.— Hay, hay.

MADAME JOURDAIN.— (*À part*) Il le gratte là où ça le démange.

DORANTE.— Tournez-vous. Cela est tout à fait galant.

MADAME JOURDAIN.— (*À part*) Oui, aussi sot par derrière que par devant.

DORANTE.— Je parlais de vous encore ce matin dans la chambre du Roi.

MONSIEUR JOURDAIN.— Vous me faites beaucoup d'honneur, Monsieur. (*À Madame Jourdain.*) Dans la chambre du Roi!

DORANTE.— Je suis votre débiteur, comme vous le savez.

MADAME JOURDAIN.— (*À part*) Oui, nous ne le savons que trop.

DORANTE.— Vous m'avez généreusement prêté de l'argent en plusieurs occasions, et m'avez obligé de la meilleure grâce du monde.

MONSIEUR JOURDAIN.— Monsieur, vous vous moquez.

DORANTE.— Mais je sais rendre ce qu'on me prête, et reconnaître les plaisirs qu'on me fait.

MONSIEUR JOURDAIN.— Je n'en doute point, Monsieur.

DORANTE.— Je veux régler mes comptes avec vous, et je viens ici pour qu'on le fasse ensemble.

MONSIEUR JOURDAIN.— Hé bien, tu vois ton impertinence, ma femme.

DORANTE.— Je suis homme qui aime payer le plus tôt que je puis.

MONSIEUR JOURDAIN, (*bas à sa femme*).— Je te le disais bien.

DORANTE.— Voyons un peu ce que je vous dois.

MONSIEUR JOURDAIN, (*bas à sa femme*).— Te voilà, avec tes soupçons ridicules.

DORANTE.— Vous souvenez-vous bien de tout l'argent que vous m'avez prêté?

MONSIEUR JOURDAIN.— Je crois que oui. J'en ai fait un petit mémoire. Le voici. Donné à vous une fois deux cents louis.

DORANTE.— Cela est vrai.

MONSIEUR JOURDAIN.— Une autre fois, cent-vingt.

DORANTE.— Oui.

MONSIEUR JOURDAIN.— Et une autre fois, cent quarante.

DORANTE.— Vous avez raison.

MONSIEUR JOURDAIN.— Ces trois articles font quatre cent soixante louis, qui valent cinq mille soixante livres.

DORANTE.— Le compte est fort bon. Cinq mille soixante livres.

MONSIEUR JOURDAIN.— Mille huit cent trente-deux livres à votre marchand de plumes.

DORANTE.— Justement.

MONSIEUR JOURDAIN.— Deux mille sept cent quatre-vingts livres à votre tailleur.

DORANTE.— Il est vrai.

MONSIEUR JOURDAIN.— Quatre mille trois cent soixante-dix-neuf livres à votre épicier.

DORANTE.— Le compte est juste.

MONSIEUR JOURDAIN.— Et mille sept cent quarante-huit livres à votre sellier.

DORANTE.— Tout cela est véritable. Qu'est-ce que cela fait?

MONSIEUR JOURDAIN.— Somme totale, quinze mille huit cents livres.

DORANTE.— Somme totale est juste; quinze mille huit cents livres. Mettez encore deux cents livres que vous allez me donner, cela fera justement dix-huit mille francs, que je vous payerai au plus tôt.

MADAME JOURDAIN, (*bas à son mari*).— Hé bien, ne l'avais-je pas bien deviné?

MONSIEUR JOURDAIN, (*bas à sa femme*).— Paix.

MADAME JOURDAIN.— Cet homme-là fait de toi une vache à lait.

MONSIEUR JOURDAIN, (*bas à sa femme*).— Tais-toi.

DORANTE.— Si cela vous incommode, vous n'avez qu'à me le dire...

MONSIEUR JOURDAIN.— C'est trop d'honneur, Monsieur, que vous me faites. Je vais chercher votre argent.

MADAME JOURDAIN, (*bas à son mari*).— Quoi? tu vas encore lui donner cela?

MONSIEUR JOURDAIN.— Il a parlé de moi ce matin dans la chambre du Roi.

MADAME JOURDAIN, (*bas à son mari qui sort*).— Va, tu es vraiment innocent.

SCÈNE V

DORANTE, MADAME JOURDAIN, NICOLE.

DORANTE.— Mademoiselle votre fille, où est-elle, que je ne la vois pas?

MADAME JOURDAIN.— Mademoiselle ma fille est bien où elle est.

DORANTE.— Comment se porte-t-elle?

MADAME JOURDAIN.— Elle se porte sur ses deux jambes.

SCÈNE VI

MONSIEUR JOURDAIN, MADAME JOURDAIN, DORANTE, NICOLE.

MONSIEUR JOURDAIN.— Voilà deux cents louis bien comptés.

DORANTE.— Je vous assure, Monsieur Jourdain, que je suis tout à vous.

MONSIEUR JOURDAIN.— Je vous suis trop obligé.

DORANTE, (*bas à M. Jourdain*).— Notre belle marquise viendra bientôt ici pour le repas.

MONSIEUR JOURDAIN.— Retirons-nous un peu plus loin.

DORANTE.— C'est que j'ai eu toutes les peines du monde à vaincre son scrupule sur le diamant que vous m'avez mis entre les mains pour lui en faire présent de votre part. Et ce n'est que d'aujourd'hui qu'elle l'a accepté.

MONSIEUR JOURDAIN.— Comment l'a-t-elle trouvé?

DORANTE.— Merveilleux.

MADAME JOURDAIN, (*à Nicole*).— Que sa présence me fatigue! Est-ce qu'il ne s'en ira pas?

NICOLE.— Ils se trouvent bien ensemble.

DORANTE.— Vous avez pris le bon chemin pour toucher son coeur. Le diamant lui parle bien mieux en faveur de votre amour, que toutes les paroles que vous auriez pu lui dire vous-même.

MONSIEUR JOURDAIN.— Il n'y a point de dépenses que je ne fasse, si par là je pouvais trouver le chemin de son coeur.

MADAME JOURDAIN.— Que peuvent-ils tant dire ensemble? Va-t'en un peu tout doucement prêter l'oreille.

DORANTE.— Bientôt vous jouirez du plaisir de sa vue.

MONSIEUR JOURDAIN.— Pour être en pleine liberté, j'ai fait en sorte que ma femme aille dîner chez ma soeur, où elle passera toute l'après-midi.

DORANTE.— Vous avez fait prudemment, et votre femme aurait pu nous embarrasser.

MONSIEUR JOURDAIN (*s'aperçoit que Nicole écoute, et lui donne un soufflet*).— Ouais, vous êtes bien impertinente. (*À Dorante*) Sortons, s'il vous plaît.

SCÈNE VII

MADAME JOURDAIN, NICOLE.

NICOLE.— Il y a ici quelque bizarrerie. Ils parlent de quelque affaire, où ils ne veulent pas que vous soyez.

MADAME JOURDAIN.— Ce n'est pas d'aujourd'hui, Nicole, que j'ai commencé à avoir des

soupçons de mon mari. Je suis la plus trompée du monde, ou il y a quelque amour en jeu, et je travaille à découvrir ce que ce peut être. Mais pensons à ma fille. Tu sais l'amour que Cléonte a pour elle. C'est un homme qui me plaît, et je veux lui donner Lucile, si je peux.

NICOLE.— Madame, si le maître vous plaît, le valet ne me plaît pas moins.

MADAME JOURDAIN.— Va-t'en lui dire qu'il vienne me trouver tout de suite, pour faire ensemble à mon mari la demande en mariage de ma fille. (*Elle sort.*)

NICOLE.— J'y cours, Madame, avec joie, et je ne pouvais recevoir une mission plus agréable.

SCÈNE VIII

CLÉONTE, COVIELLE, NICOLE.

NICOLE.— Ah vous voilà tout à propos. Je suis une ambassadrice de joie, et je viens...

CLÉONTE.— Retire-toi, perfide, et ne me viens pas distraire avec tes traîtresses paroles.

NICOLE.— Est-ce ainsi que vous recevez...

CLÉONTE.— Retire-toi, te dis-je, et va-t'en dire à ton infidèle maîtresse, qu'elle n'abusera de sa vie le trop simple Cléonte.

NICOLE.— Mon pauvre Covielle, dis-moi un peu ce que cela veut dire ?

COVIELLE.— Ton pauvre Covielle, petite scélérate! Allons vite, sort de mes yeux, vilaine, et laisse-moi en repos.

NICOLE.— Quoi?

COVIELLE.— Sors de mes yeux, te dis-je, et ne me parle pas de ta vie.

NICOLE.— Allons informer ma maîtresse. (*Elle sort.*)

SCÈNE IX

CLÉONTE, COVIELLE.

CLÉONTE.— Quoi, traiter un amant de la sorte, et un amant le plus fidèle, et le plus passionné de tous les amants?

COVIELLE.— C'est une chose horrible, que ce qu'on nous fait à tous deux.

CLÉONTE.— Je fais voir pour une personne toute l'ardeur, et toute la tendresse qu'on peut imaginer; je n'aime rien au monde qu'elle, et je ne parle que d'elle, je ne pense qu'à elle, je ne fais des rêves que d'elle, je ne respire que par elle: et voilà la digne récompense! Je suis deux jours sans la voir, qui sont pour moi deux siècles terribles; je la rencontre par hasard; mon coeur à cette vue se sent tout passionné, ma joie éclate sur mon visage; je vole vers elle; et l'infidèle détourne de moi ses regards, et passe brusquement comme si elle ne m'avait jamais vu de sa vie!

COVIELLE.— Je dis les mêmes choses que vous.

CLÉONTE.— Peut-on rien voir d'égal, Covielle, à cette perfidie de l'ingrate Lucile?

COVIELLE.— Et à celle, Monsieur, de la pendarde de Nicole?

CLÉONTE.— Après tant de soupirs ardents, et de voeux que j'ai faits à ses beautés!

COVIELLE.— Après tant de soins, et de services que je lui ai rendus dans sa cuisine!

CLÉONTE.— Tant de larmes que j'ai versées à ses genoux!

COVIELLE.— Tant de seaux d'eau que j'ai tirés au puits pour elle!

CLÉONTE.— Elle me fuit avec indifférence!

COVIELLE.— Elle me tourne le dos avec insolence!

CLÉONTE.— N'ose pas, je te prie, de me parler jamais d'elle.

COVIELLE.— Moi, Monsieur! Dieu m'en garde.

CLÉONTE.— Je veux contre elle conserver mon ressentiment, et rompre toute relation.

COVIELLE.— J'y consens.

CLÉONTE.— Dis-m'en, je t'en supplie, tout le mal que tu pourras. Fais-moi de sa personne une peinture qui me la rende méprisable.

COVIELLE.— Elle, Monsieur! Voilà une belle prétentieuse, qui fait bien sa délicate. Elle a les yeux petits.

CLÉONTE.— Cela est vrai, elle a les yeux petits; mais elle les a pleins de feux, les plus touchants qu'on puisse voir au monde.

COVIELLE.— Elle a la bouche grande.

CLÉONTE.— Oui; mais on y voit de ces grâces et elle inspire de tels désirs, qu'elle est la plus amoureuse du monde.

COVIELLE.— Elle n'est pas grande.

CLÉONTE.— Non; mais sa taille est confortable.

COVIELLE.— Pour ce qui est de l'intelligence...

CLÉONTE.— Ah! elle en a, Covielle, de la plus fine, de la plus délicate.

COVIELLE.— Sa conversation...

CLÉONTE.— Elle est charmante.

COVIELLE.— Puisque cela va comme cela, je vois bien que vous avez envie de l'aimer toujours.

CLÉONTE.— Moi, j'aimerais mieux mourir; et je vais la détester autant que je l'ai aimée.

COVIELLE.— Et comment, si vous la trouvez si parfaite.

CLÉONTE.— Ce sera ma vengeance: la détester, toute belle, toute pleine d'attractions, toute aimable que je la trouve. (*Entre Lucile*) La voici.

SCÈNE X

CLÉONTE, LUCILE, COVIELLE.

CLÉONTE.— Je ne veux même pas lui parler.

COVIELLE.— Je veux vous imiter. Adieu. (*Il s'en va.*)

LUCILE.— Qu'est-ce donc, Cléonte? Qu'as-tu? (*Cléonte s'éloigne fâché.*) Quelle tristesse te possède? (*Cléonte ne répond pas.*) Es-tu muet, Cléonte?

CLÉONTE.— Que voilà qui est hypocrite!

LUCILE.— Je vois bien que la rencontre d'avant a troublé ta pensée.

CLÉONTE.— Ah, ah, on voit ce qu'on a fait.

LUCILE.— N'est-il pas vrai, Cléonte, que c'est là le sujet de ta déception?

CLÉONTE.— Oui, perfide, ce l'est, puisqu'il faut parler.

LUCILE.— Voilà bien du bruit pour un rien. Je veux te dire, Cléonte, le sujet qui m'a fait ce matin éviter ton abord.

CLÉONTE.— Non, je ne veux rien écouter.

LUCILE.— Sache que ce matin...

CLÉONTE.— Non, te dis-je.

LUCILE.— Cléonte.

CLÉONTE.— Non.

LUCILE.— Hé bien, puisque tu ne veux pas m'écouter, fais ce qu'il te plaira. (*Elle se décide à partir.*)

CLÉONTE.— Sachons donc le sujet d'un si bel accueil.

LUCILE.— Il ne me plaît plus de le dire.

CLÉONTE.— Je t'en prie.

LUCILE.— Laisse-moi.

CLÉONTE.— Éclaircis mes doutes.

LUCILE.— Non, je n'en ferai rien.

CLÉONTE.— Hé bien, tu me vois, ingrate, pour la dernière fois, et je vais loin de toi mourir de douleur et d'amour.

LUCILE.— Cléonte.

CLÉONTE.— Eh?

LUCILE.— Où vas-tu?

CLÉONTE.— Où je t'ai dit.

LUCILE.— Tu vas mourir, Cléonte?

CLÉONTE.— Oui, cruelle, puisque tu le veux.

LUCILE.— Moi, je veux que tu meures?

CLÉONTE.— N'est-ce pas le vouloir, que de ne vouloir pas éclaircir mes soupçons?

LUCILE.— Est-ce ma faute? Et si tu avais voulu m'écouter, ne t'aurais-je pas dit que l'aventure de ce matin a été causée par la présence d'une vieille tante, qui veut à toute force, que la seule approche d'un homme déshonore une fille; qui perpétuellement nous sermonne sur ce chapitre, et nous figure tous les hommes comme des diables qu'il faut fuir.

CLÉONTE.— Ne me trompes-tu donc pas, Lucile?

LUCILE.— Il n'est rien de plus vrai.

CLÉONTE.— Ah, Lucile, qu'avec un mot de ta bouche tu sais calmer de choses dans mon coeur! et que facilement on se laisse persuader par les personnes qu'on aime! Qu'on est aisément persuadé par les femmes!

SCÈNE XI

MADAME JOURDAIN, CLÉONTE, LUCILE.

MADAME JOURDAIN.— Je suis contente de vous voir, Cléonte. Mon mari vient, préparez-vous pour lui demander Lucile en mariage.

CLÉONTE.— Ah, Madame! Pouvais-je recevoir un ordre plus charmant?

SCÈNE XII

MONSIEUR JOURDAIN, MADAME JOURDAIN, CLÉONTE, LUCILE.

(M. Jourdain entre.)

CLÉONTE.— Monsieur, sans autre détour, je vous prie de m'accorder l'honneur d'être votre gendre.

MONSIEUR JOURDAIN.— Avant de vous donner une réponse, Monsieur, je vous prie de me dire, si vous êtes gentilhomme.

CLÉONTE.— Monsieur, on utilise le mot facilement. Aujourd'hui, on s'approprie ce titre

sans scrupule et on le vole sans autorisation. Je suis né de parents, sans doute, qui ont tenu des charges honorables et je me trouve moi même dans une position assez respectable: mais avec tout cela je vous dirai franchement que je ne suis pas gentilhomme.

MONSIEUR JOURDAIN.— Touchez là, Monsieur. Ma fille n'est pas pour vous.

CLÉONTE.— Comment?

MONSIEUR JOURDAIN.— Vous n'êtes pas gentilhomme, vous n'aurez pas ma fille.

MADAME JOURDAIN.— Est-ce que nous sommes, nous autres, de la famille royale? Sommes-nous d'une autre souche que de la bonne bourgeoisie? Et ton père n'était-il pas marchand aussi bien que le mien?

MONSIEUR JOURDAIN.— Si ton père a été marchand, tant pis pour lui. Tout ce que j'ai à te dire, moi, c'est que je veux avoir un gendre gentilhomme.

MADAME JOURDAIN.— Il faut à ta fille un mari qui lui soit convenable, et il vaut mieux pour elle un honnête homme riche et bien fait, qu'un gentilhomme pauvre.

MONSIEUR JOURDAIN.— J'ai du bien assez pour ma fille, je n'ai besoin que d'honneur, et je veux la faire marquise.

MADAME JOURDAIN.— Marquise!

MONSIEUR JOURDAIN.— Oui, marquise. C'est décidé.

MADAME JOURDAIN.— Je ne le consentirai pas.

MONSIEUR JOURDAIN.— Quel esprit mesquin. Ma fille sera marquise et si tu me mets en colère, je la ferai duchesse. (*Il sort.*)

MADAME JOURDAIN.— Cléonte, ne perdez pas le courage. Suis-moi, ma fille, et viens dire à ton père, que si tu ne l'as pas, tu ne veux épouser personne.

SCÈNE XIII CLÉONTE, COVIELLE.

CLÉONTE.— Covielle, je ne croyais pas qu'il fallait faire ses preuves de noblesse, pour être gendre de Monsieur Jourdain.

COVIELLE.— Ah, ah, ah.

CLÉONTE.— De quoi ris-tu?

COVIELLE.— D'une pensée qui me vient pour jouer un tour à notre homme, et vous faire obtenir ce que vous souhaitez.

CLÉONTE.— Comment?

COVIELLE.— Je vais monter ma propre mascarade, pour le ridiculiser. Laissez-moi faire seulement.

CLÉONTE.— Mais explique-moi...

COVIELLE.— Je vais vous instruire de tout; retirons-nous, le voilà qui revient.

SCÈNE XIV

MONSIEUR JOURDAIN, LAQUAIS.

MONSIEUR JOURDAIN.— Je voudrais qu'il m'ait coûté deux doigts de la main, et être né comte ou marquis.

LAQUAIS.— Monsieur, voici Monsieur le Comte, et une dame.

MONSIEUR JOURDAIN.— Hé mon Dieu. Dis-leur que j'arrive tout de suite. (*Il sort chercher son chapeau.*)

SCÈNE XV

DORIMÈNE, DORANTE, LAQUAIS.

LAQUAIS.— Monsieur dit comme cela, qu'il va arriver tout de suite.

DORANTE.— Voilà qui est bien.

DORIMÈNE.— Je ne sais pas, Dorante; je fais encore ici une étrange chose que, de me laisser amener par vous dans une maison où je ne connais personne.

DORANTE.— Quel lieu voulez-vous donc, Madame, que mon amour choisisse pour vous offrir une fête, puisque pour fuir le scandale, vous ne voulez ni votre maison, ni la mienne? Vous êtes veuve, et ne dépendez que de vous. Je suis maître de moi, et vous aimez plus que ma vie. Pourquoi ne pas faire tout mon bonheur, dès aujourd'hui?

DORIMÈNE.— Mon Dieu, Dorante, il faut des deux parts bien des qualités pour vivre heureusement ensemble.

DORANTE.— Vous vous moquez, Madame, de vous y figurer tant de difficultés.

DORIMÈNE.— Dorante, les dépenses que je vous vois faire pour moi, m'inquiètent parce que je suis sûre, que vous les faites compromettant votre situation financière; et je ne veux point cela.

DORANTE.— Ah, Madame, ce sont des frivolités, et ce n'est pas par là...

DORIMÈNE.— Je sais ce que je dis; et le diamant que vous m'avez forcée à prendre, est d'un prix...

DORANTE.— Eh, Madame, de grâce, ne faites pas tant valoir une chose que mon amour trouve indigne de vous... Voici le maître de la maison.

SCÈNE XVI

MONSIEUR JOURDAIN, DORIMÈNE, DORANTE, LAQUAIS.

MONSIEUR JOURDAIN, (*après avoir fait deux révérences, se trouvant trop près de Dorimène*).— Un peu plus loin, Madame.

DORIMÈNE.— Comment?

MONSIEUR JOURDAIN.— Un pas, s'il vous plaît.

DORIMÈNE.— Quoi donc?

MONSIEUR JOURDAIN.— Reculez un peu, pour la troisième.

DORANTE.— Madame, Monsieur Jourdain sait son monde.

MONSIEUR JOURDAIN.— Madame, ce m'est une gloire bien grande, de me voir assez fortuné, pour être si heureux, de me faire l'honneur, de m'honorer de la faveur de votre présence: et si j'avais aussi le mérite, pour mériter un mérite comme le vôtre...

DORANTE.— Monsieur Jourdain, en voilà assez; Madame n'aime pas les grands compliments, et elle sait que vous êtes homme d'esprit. (*Bas, à Dorimène.*) C'est un bon bourgeois assez ridicule.

DORIMÈNE, (*Bas, à Dorante.*).— Il n'est pas difficile de s'en apercevoir.

DORANTE, (*Parle fort.*).— Madame, voilà le meilleur de mes amis.

MONSIEUR JOURDAIN.— C'est trop d'honneur que vous me faites.

DORANTE.— Galant homme tout à fait.

DORIMÈNE.— J'ai beaucoup d'estime pour lui.

MONSIEUR JOURDAIN.— Je n'ai rien fait encore, Madame, pour mériter cette grâce.

DORANTE, (*bas, à M. Jourdain*).— Prenez bien garde au moins, à ne pas lui parler du diamant que vous lui avez donné.

MONSIEUR JOURDAIN, (*bas, à Dorante*).— Ne pourrais-je pas seulement lui demander comment elle le trouve?

DORANTE, (*bas, à M. Jourdain*).— Pour agir en galant homme, il faut que vous fassiez comme si ce n'était pas vous qui lui aviez fait ce présent. (*Parle fort.*) Monsieur Jourdain, Madame, dit qu'il vous trouve la plus belle personne du monde.

DORIMÈNE.— C'est bien de la grâce qu'il me fait.

MONSIEUR JOURDAIN.— Madame, c'est vous qui faites les grâces, et...

DORANTE.— Pensons à manger.

LAQUAIS, (*parle à M. Jourdain*).— Tout est prêt, Monsieur.

DORANTE.—Allons donc nous mettre à table. (*Le Laquais apporte une table couverte de plusieurs aliments.*)

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

DORANTE, DORIMÈNE, MONSIEUR JOURDAIN.

DORIMÈNE.— Comment, Dorante, voilà un repas tout à fait magnifique!

MONSIEUR JOURDAIN.— Vous vous moquez, Madame, et je voudrais qu'il soit plus digne de vous être offert. (*Tous se mettent à table.*)

DORANTE.— Mais pour moi, et comme Monsieur Jourdain a fort bien dit, je voudrais que le repas soit plus digne de vous être offert.

MONSIEUR JOURDAIN.— Ah que voilà de belles mains!

DORIMÈNE.— Les mains sont médiocres; mais vous voulez parler du diamant qui est fort beau.

MONSIEUR JOURDAIN.— Moi, Madame! Dieu me garde d'en vouloir parler; le diamant est fort peu de chose.

DORIMÈNE.— Vous êtes bien désagréable.

MONSIEUR JOURDAIN.— Vous avez trop de bonté... (*Elle sert du vin à Dorimène.*)

DORIMÈNE.— Je me vois ici admirablement gâtée.

MONSIEUR JOURDAIN.— Madame, ce n'est pas...

DORANTE.— Monsieur Jourdain, prêtons silence et écoutons. (*De la musique sonne.*)

SCÈNE II

MADAME JOURDAIN, MONSIEUR JOURDAIN, DORIMÈNE, DORANTE.

MADAME JOURDAIN.— Ah, ah, je trouve ici bonne compagnie, et je vois bien qu'on ne m'y attendait pas. C'est donc pour cela que tu as été si insistant pour m'envoyer dîner chez ma soeur? Voilà comme tu dépenses ton bien, et c'est ainsi que tu festines les dames tandis que tu m'envoies promener?

DORANTE.— Que voulez-vous dire, Madame Jourdain, que c'est lui qui donne ce régale à Madame? Apprenez que c'est moi; qu'il ne fait seulement que me prêter sa maison.

MONSIEUR JOURDAIN.— Oui, impertinente, c'est Monsieur le Comte qui donne tout ceci à Madame, qui est une personne de qualité. Il me fait l'honneur de prendre ma maison, et de vouloir que je sois avec lui.

MADAME JOURDAIN.— Ce sont des histoires; je sais ce que je sais. (*À Dorante.*) Cela est fort vilain à vous, pour un grand seigneur, de prêter la main comme vous faites aux sottises de mon mari. (*À Dorimène.*) Et vous, Madame, pour une grande Dame, cela n'est ni beau, ni honnête à vous, de mettre de la discorde dans une famille, et de permettre que mon mari soit amoureux de vous.

DORIMÈNE.— Que veut donc dire tout ceci? (*À Dorante.*) Allez, vous vous moquez, de m'exposer aux sottises de cette extravagante. (*Elle sort.*)

DORANTE.— Madame, où courez-vous? (*Il court après Dorimène.*)

MONSIEUR JOURDAIN.— Madame. Monsieur le Comte, faites-lui excuses, et tâchez de la ramener. (*À Madame Jourdain.*) Ah, tu viens m'offenser devant tout le monde, et tu chasses de chez moi des personnes de qualité.

MADAME JOURDAIN.— Je me moque de leur qualité.

MONSIEUR JOURDAIN.— Je ne sais qui me tient, maudite, que je ne te ... (*On ôte la table.*)

MADAME JOURDAIN, (*sortant*).— Je me moque de cela. Ce sont mes droits que je défends, et j'aurai pour moi toutes les femmes.

MONSIEUR JOURDAIN.— Maudite. Tu fais bien d'éviter ma colère. (*On entend une musique.*) Qu'est-ce que c'est que cela?

SCÈNE III

COVIELLE, déguisé, MONSIEUR JOURDAIN.

COVIELLE.— Monsieur, je ne sais pas si j'ai l'honneur d'être connu de vous.

MONSIEUR JOURDAIN.— Non, Monsieur.

COVIELLE.— Je vous ai connu que vous n'étiez pas plus grand que cela.

MONSIEUR JOURDAIN.— Moi!

COVIELLE.— Oui, vous étiez le plus bel enfant du monde, et toutes les dames vous

prenaient dans leurs bras pour vous embrasser.

MONSIEUR JOURDAIN.— Pour m'embrasser!

COVIELLE.— Oui. J'étais grand ami de votre défunt père.

MONSIEUR JOURDAIN.— De mon défunt père!

COVIELLE.— Oui. C'était un fort honnête gentilhomme.

MONSIEUR JOURDAIN.— Mon père!

COVIELLE.— Oui.

MONSIEUR JOURDAIN.— Et vous l'avez connu pour gentilhomme?

COVIELLE.— Sans doute.

MONSIEUR JOURDAIN.— Il y a de sottés gens qui me veulent dire qu'il a été marchand.

COVIELLE.— Lui marchand! C'est pure calomnie, il ne l'a jamais été. Il était fort serviable; et comme il se connaissait fort bien en tissus, il en allait choisir de tous les côtés, les faisait apporter chez lui, et en donnait à ses amis pour de l'argent.

MONSIEUR JOURDAIN.— J'en suis ravi; mon père était gentilhomme!

COVIELLE.— Je le soutiendrai devant tout le monde.

MONSIEUR JOURDAIN.— Très aimable de votre part.. Quel sujet vous amène?

COVIELLE.— Je viens vous annoncer la meilleure nouvelle du monde.

MONSIEUR JOURDAIN.— Laquelle?

COVIELLE.— Vous savez que le fils du Grand Turc est ici?

MONSIEUR JOURDAIN.— Moi? Non.

COVIELLE.— Comment! Il a été reçu en ce pays comme un seigneur d'importance.

MONSIEUR JOURDAIN.— Je ne savais pas cela.

COVIELLE.— Ce qu'il y a d'intéressant pour vous, c'est qu'il est amoureux de votre fille.

MONSIEUR JOURDAIN.— Le fils du Grand Turc?

COVIELLE.— Oui; et il veut être votre gendre.

MONSIEUR JOURDAIN.— Mon gendre, le fils du Grand Turc!

COVIELLE.— Comme je suis allé le voir, et que je comprends parfaitement sa langue, nous avons pu discuter, et au bout d'un moment, il me dit. Acciam croc soler ouch alla moustaph gidelum amanahem varahini oussere carbulath, c'est-à-dire; «N'as-tu point vu une jeune belle personne, qui est la fille de Monsieur Jourdain, gentilhomme parisien?» Et comme je lui ai répondu que je vous connaissais: «Ah, me dit-il, marababa sahem»; c'est-à-dire, «Ah que je suis amoureux d'elle!»

MONSIEUR JOURDAIN.— Marababa sahem veut dire «Ah que je suis amoureux d'elle?»

COVIELLE.— Oui.

MONSIEUR JOURDAIN.— marababa sahem «Ah que je suis amoureux d'elle!» Voilà une langue admirable, que ce turc!

COVIELLE.— Enfin, pour achever mon ambassade, il vient vous demander votre fille en mariage; et pour avoir un beau-père qui soit digne de lui, il veut vous faire mamamouchi, qui est une certaine grande dignité de son pays.

MONSIEUR JOURDAIN.— Mamamouchi?

COVIELLE.— Oui, Mamamouchi: c'est-à-dire en notre langue, aristocrate. Gentilhomme enfin. Il n'y a rien de plus noble que cela dans le monde.

MONSIEUR JOURDAIN.— Le fils du Grand Turc m'honore beaucoup, et je vous prie de me mener chez lui, pour le gratifier.

COVIELLE.— Comment? le voilà qui va venir ici.

MONSIEUR JOURDAIN.— Il va venir ici?

COVIELLE.— Oui; et il amène toutes choses pour la cérémonie de votre investiture comme mamamouchi.

MONSIEUR JOURDAIN.— Tout ce qui m'embarrasse ici, c'est que ma fille s'est allée mettre dans la tête un certain Cléonte, et elle jure de n'épouser personne que celui-là.

COVIELLE.— Elle changera de sentiment, quand elle verra le fils du Grand Turc puisque le fils du Grand Turc ressemble à ce Cléonte, à peu de chose près. L'amour qu'elle a pour

l'un, pourra passer aisément à l'autre, et... (*Une musique sonne.*) Je l'entends venir; le voilà.

SCÈNE IV

CLÉONTE en Turc, MONSIEUR JOURDAIN, COVIELLE déguisé.

CLÉONTE.— Ambousahim oqui boraf, lordina salamalequi.

COVIELLE.— C'est-à-dire: «Monsieur Jourdain, votre coeur soit toute l'année comme un rosier fleuri.» Ce sont façons de parler aimables de ces pays-là.

MONSIEUR JOURDAIN.— Je suis très humble serviteur de Son Altesse Turque.

COVIELLE.— Carigar camboto oustin moraf.

CLÉONTE.— Oustin yoc catamalequi basum base alla moran.

COVIELLE.— Il dit «que le Ciel vous donne la force des lions, et la prudence des serpents».

MONSIEUR JOURDAIN.— Son Altesse Turque m'honore trop, et je lui souhaite toutes sortes de prospérités.

COVIELLE.— Ossa binamen sadoc babally oracaf ouram.

CLÉONTE.— Bel-men.

COVIELLE.— Il dit que vous alliez vite avec lui vous préparer pour la cérémonie, afin de voir ensuite votre fille, et de conclure le mariage.

MONSIEUR JOURDAIN.— Tant de choses en deux mots?

COVIELLE.— Oui, la langue turque est comme cela, elle dit beaucoup en peu de paroles. Allez vite où il souhaite. (*M. Jourdain sort.*)

SCÈNE V

CLÉONTE et COVIELLE déguisés, MONSIEUR JOURDAIN, UN TURC.

COVIELLE, (*seul, au public*).— Ha, ha, ha. Quel innocent! Même s'il avait appris son rôle par coeur, il ne pourrait pas mieux le jouer.

(*Une musique sonne. Covielle sort. Cléonte déguisé et Un Turc entrent. Ils font entrer M. Jourdain habillé avec un habit et les yeux couverts avec un foulard.*)

CLÉONTE.— Se ti sabir, Ti responder. Se non sabir Tazir, tazir. Ti qui star ti? Non intendir Tazir, tazir.

TURC.— loc.

CLÉONTE.— Zwinglista?

TURC.— loc.

CLÉONTE.— Cona?

TURC.— loc.

CLEONTE.— Hussita, morista, fronista?

TURC.— loc, ioc, ioc.

CLÉONTE.— loc, ioc, ioc. Star pantana?

TURC.— loc.

CLÉONTE.— Bramina, moffina, zurina?

TURC.— loc. loc. loc.

CLÉONTE.— loc, ioc, ioc. ¡Mamamouchi, Mamamouchi!

TURC.— Hi valla. Hi valla.

CLÉONTE.— Cómo llamara? Cómo llamara?

TURC.— Giourdina. Giourdina.

CLÉONTE et TURC.— Giourdina, Giourdina, Giourdina, Giourdina.

CLEONTE.— ¿Estar bon Mamamuquí Giourdina?

TURC.— Hi valla. Hi valla. (*En mettant le turban au Bourgeois.*) Ti star nobile, non star fabola.

CLÉONTE.— Dara, dara, bastonara, bastonara.

(Les Turcs répètent les mêmes vers, et lui donnent plusieurs coups de bâton en cadence.)

Non tener honta

Questa star l'ultima affronta.

(Cléonte et Turc sortent en chantant et dansant.)

CLÉONTE et TURC.— Hu la ba ba la chou ba la ba ba la da.

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME JOURDAIN, MONSIEUR JOURDAIN.

MADAME JOURDAIN.— Ah mon Dieu! Qu'est-ce que c'est donc que cela? Quelle figure! Parle donc, qu'est-ce que c'est que ceci? Qui t'a déguisé comme cela?

MONSIEUR JOURDAIN.— Voyez l'impertinente, de parler de la sorte à un Mamamouchi!

MADAME JOURDAIN.— Comment donc?

MONSIEUR JOURDAIN.— Oui, il me faut porter du respect maintenant, et l'on vient de me faire Mamamouchi.

MADAME JOURDAIN.— Quelle bête est-ce là?

MONSIEUR JOURDAIN.— Quelle ignorante! C'est une dignité dont le Grand Turc vient de me faire la cérémonie. Mahameta per lordina. Lordina, c'est-à-dire Jourdain. Dara dara bastonara. Non tener honta questa star l'ultima affronta. Hou la ba ba la chou ba la ba ba la da.

MADAME JOURDAIN.— Hélas, mon Dieu, mon mari est devenu fou.

MONSIEUR JOURDAIN.— Paix, insolente, porte respect à Monsieur le Mamamouchi.

MADAME JOURDAIN.— Où est-ce qu'il a donc perdu l'esprit?
(*Une musique sonne.*)

MONSIEUR JOURDAIN.— Voilà le fils du Grand Turc. Appelle Lucile.

MADAME JOURDAIN.— Ah, ah, il ne manquait plus que ça. Je ne vois que des problèmes de partout (*Elle sort.*)

SCÈNE II

LUCILE, MONSIEUR JOURDAIN, CLÉONTE, MADAME JOURDAIN.

MONSIEUR JOURDAIN.— Viens, ma fille, approche-toi, et viens donner ta main à Monsieur, qui te fait l'honneur de te demander en mariage.

LUCILE.— Comment, mon père, comme vous voilà habillé! Est-ce une comédie que vous

jouez?

MONSIEUR JOURDAIN.— Non, non, ce n'est pas une comédie. Voilà le mari que je te donne.

LUCILE.— Je ne veux pas me marier.

MONSIEUR JOURDAIN.— Je le veux moi, qui suis ton père.

LUCILE.— Je n'en ferai rien.

MONSIEUR JOURDAIN.— Ah que de bruit. Allons, te dis-je. Ça ta main.

LUCILE.— Non, mon père, je vous l'ai dit, il n'y a pas de pouvoir qui me puisse obliger à prendre un autre mari que Cléonte; (*reconnaissant Cléonte.*) il est vrai que vous êtes mon père, je vous dois entière obéissance; je consentirai.

MONSIEUR JOURDAIN.— Ah je suis ravi d'avoir une fille si obéissante.

MADAME JOURDAIN.— Comment donc, qu'est-ce que c'est que ceci? On dit que tu veux donner ta fille en mariage à un extravagant.

MONSIEUR JOURDAIN.— Je veux marier notre fille avec le fils du Grand Turc.

MADAME JOURDAIN.— Avec le fils du Grand Turc!

MONSIEUR JOURDAIN.— Oui.

MADAME JOURDAIN.— Je lui dirai bien moi-même à son nez, qu'il n'aura pas ma fille.

MONSIEUR JOURDAIN.— Voilà ta fille qui consent aux volontés de son père.

MADAME JOURDAIN.— Elle peut oublier Cléonte?

MONSIEUR JOURDAIN.— Voilà bien du bavardage. Je vous dis que ce mariage-là se fera.

MADAME JOURDAIN.— Je vous dis, moi, qu'il ne se fera pas.

MONSIEUR JOURDAIN.— Ah que de bruit.

LUCILE.— Ma mère.

MADAME JOURDAIN.— Allez, tu es une coquine.

MONSIEUR JOURDAIN.— Quoi, tu la querelles, parce qu'elle m'obéit?

MADAME JOURDAIN.— Oui, elle est à moi, aussi bien qu'à toi.

LUCILE.— Maman...

MADAME JOURDAIN.— Que me veux-tu conter, toi?

LUCILE.— Un mot.

MADAME JOURDAIN.— Je n'y consentirai pas.

LUCILE.— Écoute-moi seulement.

MADAME JOURDAIN.— Non.

LUCILE.— Écoute-moi seulement , tu feras après ce qu'il te plaira.

MADAME JOURDAIN.— Hé bien, quoi?

LUCILE, (*à part*).— Ne vois-tu pas bien que tout ceci n'est fait que pour nous ajuster aux visions de papa, que nous l'abusons sous ce déguisement, et que c'est Cléonte lui-même qui est le fils du Grand Turc?

MADAME JOURDAIN.— Ah comme cela, je me rends.

LUCILE.— Fais semblant de rien.

MADAME JOURDAIN.— Oui, voilà qui est fait, je consens au mariage.

MONSIEUR JOURDAIN.— Tu ne voulais pas l'écouter. Je savais bien qu'elle t'expliquerai ce que c'est que le fils du Grand Turc.

MADAME JOURDAIN.— Elle me l'a expliqué comme il faut, et j'en suis satisfaite. Envoyons chercher un notaire.

MONSIEUR JOURDAIN.— Bon, bon. Qu'on aille vite chercher le notaire.

CLÉONTE.— Quel homme je vais avoir comme beau-père... Et voilà que la pièce du Bourgeois gentilhomme arrive à sa fin. (*Tout le monde danse.*)